

# 1918-2018. LA LITTÉRATURE NATIONALE COMME PROJET UNIFICATEUR

Paul Cernat\*

---

## *1918-2018. National Literature as a Unifying Project*

*Abstract:* This paper offers a new approach on the topic of the identity of Romanian Literature as National Literature. I will discuss the case of the referential *History of the Romanian Literature from its Origins until Present Day* (1941) written by the most important Romanian literary critic and historian G. Călinescu. This holistic historical narrative sends to a particular strategy of legitimizing the national literature as a history of literary values. I will argue that his focus on Romanian language as a trademark of Romanian literary identity proves insufficient as there are too many examples which invalidate Călinescu's theory. I will propose in exchange an alternative, rather relative, but dynamic and integrative perspective: national literature as a concept with a variable geometry. That means, among others, the outcome of a historical metamorphosis, with its multiple borders and changing statutes, also with its modern and pre-modern avatars. We know that the challenges and new conflict between national and supranational brought by globalisation radically reformulate literary national identities and particularly peripheral and semi-peripheral identities, which need to update their roles and strategies of affirmation and preservation. This approach regarding National Literature will open a new dialogue with concepts like Regional Literature and even World Literature (in terms of world system analysis). *Keywords:* literary history, identity, national literature, transnational literature, regional literature.

---

La Grande Unification roumaine de 1918, acte de naissance de la Grande Roumanie, n'a pas été seulement une « chance historique », comme on le dit souvent. Elle a été aussi un défi difficile à assumer: par rapport à la monarchie constitutionnelle dominée par les conservateurs et gouvernée par le système de vote censitaire, le nouvel État national et libéral, avec son système quasi-démocratique, a été mis dans la situation difficile de gérer un pays avec un territoire et une population doubles, des nouvelles provinces avec des traditions impériales particulières (la Transylvanie, la Bessarabie, Le Banat et la Bucovine du Nord), et pas moins avec 30% populations

---

\* Universitatea din București [University of Bucharest], Romania, cernatpaul@gmail.com

minoritaires (surtout des hongrois, des allemands, des juifs et des russophones). Avant et pendant la guerre, un grand nombre d'écrivains ont soutenu par leur activité militante, ainsi que par leur littérature, le processus de l'unification (il suffit de penser aux nationalistes conservateurs comme Octavian Goga, Alexandru Vlahuță, Nicolae Iorga, mais aussi au critique national-libéral E. Lovinescu). Plusieurs d'entre eux ont participé à la Grande Guerre et quelques uns y ont été blessés. Pendant les années suivantes, certains écrivains ont produit une littérature de guerre de bonne qualité, mais qui est, en même temps, une littérature du désenchantement : cette génération de l'unification nationale a été, en fait, dramatiquement déçue par le politicianisme cynique des profiteurs et par la corruption de l'oligarchie libérale.

Les grandes débats des élites intellectuelles, y compris littéraires, de l'entre-deux-guerres se sont axés non seulement sur les grandes options géoculturelles et géopolitiques (Occident *vs.* Orient etc.), ou sur les modèles de civilisation (modernisme et cosmopolitisme urbain *vs.* autochtonisme rural), mais surtout sur les voies de l'unification spirituelle de la nation roumaine, en l'absence de laquelle l'unité politique et administrative restait une illusion. Le grand *boom* de la créativité littéraire roumaine des années '20-'30 a été dominé par des conflits culturels entre les anciennes traditions patriarcales et les nouveaux codes de l'émancipation moderne. Loin d'amortir les clivages idéologiques, les directions principales de la critique ont amplifié les oppositions (la polémique entre le traditionaliste Nicolae Iorga et le moderniste libéral E. Lovinescu en fait preuve – et ce n'est pas la seule).

Évidemment, la littérature ne pouvait plus servir d'arme politique d'émancipation nationale, comme c'était le cas auparavant, au XIX-ème siècle. Pourtant, elle pouvait encore jouer un rôle assez important, comme emblème identitaire et capital littéraire autochtone. Dans l'espace de la critique et de l'histoire littéraire roumaine de l'époque, le seul discours identitaire unificateur d'une efficacité canonique durable a été mis en valeur par la monumentale synthèse de G. Călinescu, *Istoria literaturii române de la origini până în prezent* [*L'histoire de la littérature roumaine depuis ses origines jusqu'à nos jours*] (1941)<sup>1</sup>, parue dans un moment historique d'une gravité exceptionnelle : le système pluraliste et la démocratie parlementaire avaient cédé devant la dictature militaire de l'extrême droite et, après le pacte Ribbentrop-Molotov, le territoire de la Roumanie avait perdu presque toutes ses provinces gagnées après la Grande Guerre. La parution de ce livre a joué un rôle de compensation, à contre-courant. Comme discours de légitimation moderne, elle avait fortifié l'orgueil national par la conscience d'une créativité autochtone

<sup>1</sup> G. Călinescu, *Istoria literaturii române de la origini până în prezent* [*L'histoire de la littérature roumaine depuis ses origines jusqu'à nos jours*], București, Fundația Regală pentru Literatură și Artă, 1941.

majeure et durable, au-dessus des vicissitudes historiques et politiques. Une apologie de la résistance par la littérature.

On peut dire que la première unification de la littérature roumaine vient au moment où La Grande Roumanie d'après 1918 avait été démantelée. Pour la première fois, la littérature roumaine était unifiée, par une lecture esthétique moderne – dans le sillage de Benedetto Croce –, comme un scénario historique totalisant, destiné à surmonter les complexes périphériques de la culture roumaine (décrits par le professeur Mircea Martin dans un livre important, *G. Călinescu și complexele literaturii române*<sup>2</sup> [*G. Călinescu et les «complexes» de la littérature roumaine*], ses lacunes par rapport aux grandes cultures occidentales, le manque d'une tradition classique etc. La créativité débordante du critique vient d'accréditer la thèse de l'ancienneté culturelle et du caractère organique de la littérature nationale. Elle fortifie aussi, sous le signe de cet esthétisme national, l'architecture monumentale d'une « histoire de valeurs » qui prouve la capacité roumaine de création « durable et essentielle ».

Un vrai maître du genre biographique (surtout grâce à ses biographies sur Mihai Eminescu et Ion Creangă), Călinescu envisage son *Histoire...* comme une immense biographie quasi-romanesque de la littérature roumaine, ayant au premier plan les grandes figures des écrivains affirmés autour du 1848 (Ion Heliade Rădulescu, Nicolae Bălcescu, Ion Ghica, Vasile Alecsandri, etc.), les «grands classiques» du cercle conservateur Junimea (Eminescu, Creangă, Caragiale, Slavici, Titu Maiorescu, Alexandru Odobescu) et une « modernité organique » illustrée par quelques grands écrivains inclassables comme Tudor Arghezi, Lucian Blaga et Mihail Sadoveanu. Une telle grande narration historique qui vient de légitimer la littérature roumaine suppose une agenda politique particulière de l'unité nationale à travers ses grandes valeurs littéraires.

Pourtant, à un moment défini par l'ascension de la xénophobie et de l'antisémitisme d'État, Călinescu refuse tout ethnicisme au profit d'un esthétisme inclusif. Malgré quelques concessions tactiques, les écrivains roumains d'origine juive sont intégrés au métabolisme de la littérature nationale et les identités régionales sont ainsi surmontées et harmonisées. Călinescu récupère aussi par le biais de la littérature le «balkanisme» autochtone – catégorie refoulée et méprisée depuis longtemps par les agents occidentalistes de la modernisation roumaine. L'élément déterminant de la littérature nationale n'est pas, pour Călinescu, le critère ethnique, mais celui de la langue.

Autrement dit, la littérature roumaine est – exclusivement – celle écrite dans la langue roumaine. C'est un critère, sans doute, nécessaire, mais trop restrictif.

<sup>2</sup> Mircea Martin, *G. Călinescu și „complexele” literaturii române* [*G. Călinescu et les «complexes» de la littérature roumaine*], București, Editura Minerva, 1981.

Il exclut ou marginalise beaucoup des œuvres écrites en slavon, grecque et latin, pourtant définitoires pour la culture roumaine, comme, par exemple, *Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Teodosie* [Les Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodosie], et aussi beaucoup des écrits des roumains de diaspora ou de l'exil. Les écrits de Marthe Bibesco, de Panaït Istrati et de Cioran appartiennent à la littérature roumaine, à la littérature française ou à toutes les deux? (Ce qui reste valable, encore, pour Peter Neagoe – dans la littérature américaine et roumaine?)

Dans la période stalinienne des années 1950, la littérature roumaine a gardé seulement un rôle d'*agit prop* pour l'idéologie unique du parti-État. L'unité de la littérature roumaine n'était plus fondée sur le critère esthétique, mais sur celui du « passé utilisable » pour le réalisme socialiste du présent. Mais, après la déstalinisation de 1964, définie par une libéralisation nationale contrôlée, l'institution littéraire récupère la plupart de ses traditions réprimées auparavant. L'esthétisme national et créateur de G. Călinescu est mieux valorisé dans ce processus de récupération – peut-être parce que le critique avait gardé toujours une attitude ambivalente à l'égard du régime communiste après 1945. En tout cas, la nouvelle critique roumaine d'autorité a assumé la mission de récupérer et de valoriser la littérature roumaine dans son intégralité patrimoniale. C'est surtout la critique moderne et libéralisante des années 1960-1970 qui a joué avec succès ce rôle à la fois émancipateur, stabilisateur et unificateur, ouvert vers l'intégralité de la littérature roumaine.

La délégitimation du discours nationaliste officiel, devenu dogmatique et répressif pendant la dernière phase du totalitarisme communiste, a eu comme effet, après la Révolution de 1989, une crise de légitimité de la littérature comme lien national parmi les jeunes élites libérales, occidentalistes et cosmopolites. L'histoire de la littérature nationale comme projet unificateur – « depuis ses origines jusqu'à nos jours » – semble être devenue, pour beaucoup de « réformistes », suspecte, associée parfois à un nationalisme autarchique et vétuste. Elle est contestée aujourd'hui non seulement comme projet difficile à gérer (la pulvérisation relativiste des perspectives et la quantité immense des œuvres et des auteurs sont des obstacles réels), mais aussi dans une perspective théorique, idéologique au fond, une perspective trans- ou surnationale qui voit dans la préservation des identités nationales une sorte de manque de libéralisme – ou pire encore. Cela exige, à mon avis, un autre type de stratégie pour défendre – d'une manière crédible – la dimension nationale et surtout esthétique de la littérature.

Certes, aucun critique responsable ne peut analyser aujourd'hui une littérature en elle-même, en ignorant ses influences externes, ses déterminations contextuelles etc. Il ne peut pas ignorer, par exemple, la dimension transnationale de la littérature, le système littéraire mondial, les flux de pouvoir ou des phénomènes comme la

littérature migrante. Pourtant, au-delà de toute libéralisation et à travers toutes les frontières possibles, l'étude d'une littérature nationale est, pour les citoyens d'un État, indispensable pour mieux connaître et comprendre leur appartenance et, de même, leur identité. Cette étude doit garder une position centrale, bien qu'ouverte vers tous les horizons. Le rejet de l'exclusivisme nationaliste ne doit pas être confondu avec le rejet de l'idée nationale.

Il est vrai que la littérature roumaine (comme la littérature allemande ou bulgare ou n'importe quelle) ne peut pas être regardée comme le produit exclusif d'une communauté ethno-linguistique, même si la langue reste toujours l'élément central. Il est, en dernier recours, le produit d'une communauté à géométrie variable. Par exemple, des écrivains originaires de Roumanie avec une identité linguistique multiple ou avec une autre identité linguistique d'adoption (comme Dora d'Istria, Peter Neagoe, Hélène Vacaresco, Benjamin Fondane, Panaït Istrati, Cioran et bien d'autres) appartiennent toujours à la littérature roumaine – quoique non seulement à la littérature roumaine.

Le vrai défi de ce moment – un défi à la fois épistémologique et identitaire, surtout dans une culture sémipériphérique comme la culture roumaine – c'est de trouver les voies les plus efficaces et les termes les plus appropriés pour repenser et réhabiliter des notions comme « histoire nationale », « littérarité » (ou bien la valeur littéraire) et « unité nationale », victimes d'une dévaluation hâtive. Évidemment, les définitions essentialistes et les autonomismes restrictifs ne sont pas soutenables du point de vue intellectuel. Ce qui ne signifie pas que les vieilles notions doivent être abandonnées au profit d'une logique du « post- » généralisée. En fait, la question des identités littéraires multiples est inévitable dans une telle discussion sur les littératures nationales, soit qu'il s'agit de l'acculturation (colonisation ou occupation militaire) ou de la migration (y-compris la diaspora et l'exil).

Un élément très important vise le problème de la traduction, de même que la politique de traduction. La dynamique de ces phénomènes peut-être décrite dans les termes de *world system analysis*, développés par Immanuel Wallerstein et, dans les termes de la « littérature mondiale », par Pascale Casanova (en France) et par des théoriciens militants comme David Damrosch aux États-Unis. Nous ne nous proposons pas de discuter ici les implications théoriques dans le cas roumain. Le processus de construction de la littérature roumaine *comme identité nationale* avait commencé, effectivement, en 1840, avec le manifeste romantique de la revue *Dacia literară*. Jusqu'à ce moment-là, il n'y avait pas de système littéraire capable d'intégrer dans son métabolisme les productions des écrivains. Dans la mesure où il existait déjà, quoi que d'une manière incipiente et précaire, le champs littéraire des Pays Roumains n'avait pas une identité (vue comme conscience de soi), encore

moins une autonomie précise. Or, le projet romantique de l'État-nation (le libéralisme quarante-huitard) envisageait surtout le besoin d'unité statale et linguistique des roumains, et – de même – la valorisation des traditions locales (soit-elles populaires, folkloriques ou écrites, cultes).

De même, la valorisation de l'inspiration littéraire locale et l'expertise de la qualité des textes (Mihail Kogălniceanu : « nous allons critiquer le livre, non pas la personne de l'auteur »). Ce « protectionnisme » de la politique rédactionnelle n'était pas du tout une preuve d'autarchie, comme par exemple à l'intérieur d'une dictature ultranationaliste, mais un besoin réel d'émancipation identitaire, pour coaguler l'identité embryonnaire d'un futur État-nation. D'ailleurs, il ne faut pas oublier qu'à l'époque la manie des traductions chaotiques était généralisée chez les élites valaques sous la souveraineté de l'Empire Otoman. Un siècle et demi après, l'idée de dépasser les États-nations – ainsi que les littératures nationales – en conformité avec les impératifs trans- ou surnationales de la mondialisation engendrent une autre mise du « protectionnisme » : la défense et la préservation d'un patrimoine menacé par la dévalorisation. Si nous acceptons que la préservation du patrimoine littéraire et culturel d'une nation (soit-elle ou non intégrée dans une union confédérative) doit rester non négociable, on ne doit pas la traiter comme une sorte de reminiscence dispensable, parce que le patrimoine ne peut pas être géré que dans son intégralité totalisante, bien qu'hétérogène.

La logique du « trans- », de « post- » n'a pas de sens en l'absence du terme qu'il faut dépasser. Le postnational ne peut pas être compris en l'absence du national, ni le post-moderne en l'absence du moderne ou la post-humanité en l'absence de l'humain, la post-histoire – en l'absence de l'histoire, le post-industrialisme en l'absence de l'industrialisme, etc. On ne peut pas être inter- ou trans-disciplinaire d'une manière crédible sans être bien situé dans le cadre d'une discipline quelconque. De même, on ne peut pas être bien situé dans la problématique du transnational sans être déjà spécialisé dans (au moins) une littérature « particulière », nationale, régionale ou locale, n'importe. Donc, dévaloriser les littératures nationales c'est dévaloriser leurs identités historiques; une telle uniformisation impliquerait des coûts difficile à mesurer. Car si le projet de l'État-nation moderne a été accusé d'avoir uniformisé beaucoup d'identités locales et régionales (ce qui est vrai), il n'est pas moins vrai que le projet de la mondialisation risque d'uniformiser, lui-aussi, les identités culturelles et littéraires des nations moins fortes : donc, un projet nivélateur à un autre niveau, postmoderne, qui menace maintenant les identités nationales périphériques.

C'est ainsi que l'importance des notions comme « unité », « national », « hiérarchie », « axiologie » ne doivent pas être assimilées à un côté idéologique (voire conservatoire, nationaliste), mais d'une manière pragmatique, qui vise à



équilibrer et à corriger le glissement vers le chaos de la mondialisation, en dépit de la connectivité technologique généralisée. La post-histoire, le post-national, le post-humanisme etc. sont, en plus, des notions assez ambiguës, qui ne peuvent pas être entièrement prises au sérieux. Donc, l'image d'un monde unifié, universellement ouvert, un monde des réseaux sans frontières et sans hiérarchies, reste une illusion utopique (en dépit de ses déterminismes économiques et financières).

On peut parler d'une littérature écrite en roumain et omologuée exclusivement dans le patrimoine national d'un pays. Il n'en est pas moins vrai qu'on peut parler aussi d'une littérature faite par des écrivains roumains nés et formés à l'intérieur des territoires roumains (et après 1859, de l'État roumain), mais qui se sont expatriés et qu'ils avaient écrit après dans les langues des pays d'adoption – pays qui vont les consacrer (ou pas) à l'intérieur de leur système littéraire; il existe aussi le cas des écrivains qui appartiennent aux minorités ethno-linguistiques, qui écrivent dans leur langue maternelle, mais qu'ils sont nés et habitent sur le territoire de l'État roumain (c'est surtout le cas des écrivains hongrois et allemands). Un cas spécial c'est la poétesse Anna de Noailles, avec une identité multiple – avec une ascendance paternelle roumaine, mais formée et affirmée dans la culture française; en 1925 elle est devenue, avec sa cousine Hélène Vacaresco, la première femme membre de l'Académie Roumaine. Celui qui l'avait personnellement proposé est l'historien nationaliste Nicolae Iorga, ayant comme argument fort l'affirmation de « l'esprit roumain dans une des plus grandes littératures du monde »<sup>3</sup>; question assez vague, mais parfois difficile à ignorer. Enfin, et ce n'est pas le moins important, c'est le cas des écrivains originaires des pays avec des importantes communautés ethniques roumaines (comme l'Ukraine et la Serbie) ou même de langue roumaine (comme la Moldavie).

Ces cas réformulent d'une manière spécifique les rapports entre l'État, la nation et la langue: d'ailleurs, l'identité, comme la conscience nationale, n'est pas un donné; elle est aussi une option. Toutes ces « frontières » de l'identité sont variables et fluctuantes, elle se modifient toujours à travers l'histoire. Donc, on parle ici d'un processus de négociation permanente. Mais ce phénomène-là n'implique pas du tout l'irrélevance du critère national – au contraire, il vient d'intégrer les multiples identitaires, le multilinguisme, la multiethnicité. À cet égard, des écrivains comme Dimitrie Cantemir (mais pas son frère Antioh) et Nicolae Milescu peuvent être considérés en même temps des écrivains russes et roumains, au-delà du fait que leur textes ont été écrits en plusieurs langues. Le savant Nicolae Mavrocordat, prince de Moldavie et de Valachie, a été un polyglotte qui a écrit en grec, mais sur le territoire de la Moldavie. Son appartenance à une seule littérature, soit-elle grecque ou roumaine, est relative

<sup>3</sup> N. Iorga, *Oameni cari ai fost* [*Les disparus*], édition et notes de Ion Roman, vol. II, București, Editura pentru Literatură, 1967, p. 268.

et négociable. Le sujet des options identitaires des auteurs reste encore ouvert, lui-aussi. Panait Istrati peut être revendiqué comme écrivain roumain et français à la fois. D'ailleurs, il s'est considéré toujours comme écrivain roumain, même s'il a été validé plutôt par l'historiographie littéraire française, à certaines époques. En échange, Eugène Ionesco a opté pour l'identité française; pourtant, le « caractère roumain » de sa littérature « française » reste toujours disputé. Le cas de Benjamin Fundoianu/Fondane est presque autant compliqué.

Il reste aussi le problème de la diglosie : c'est-à-dire, le cas des auteurs qui écrivent leurs journaux intimes en d'autres langues (comme langues de l'intime). Les journaux de Titu Maiorescu et de Iacob Negruzzi, fondateurs du groupe « Junimea » sont écrits en allemand, tandis que le journal de C. A. Rosetti, la correspondance d'exile, les mémoires et bien d'autres textes des quarante-huitards sont rédigés en français (ce n'est pas seulement le cas des quarante-huitards; quelques décennies plus tard, Alexandru Odobescu et Mateiu Caragiale écrivent toujours des lettres et parfois des journaux intimes en français). Pourtant, ces textes appartiennent eux aussi à la littérature roumaine. Donc, le critère national subsiste en certains cas à travers les langues d'État; de même, il ne peut pas être considéré comme irrelevant ou vétuste, et l'importance de l'acculturation linguistique dans ce processus reste encore un problème à débattre. La « littérature nationale » est un résultat d'un processus historique et identitaire complexe, à plusieurs facteurs. En plus, les re-territorialisations multiples et les changements des frontières ne peuvent pas éliminer l'importance du territoire étatique, voir national, tandis que la mixture et les métissages ethniques ne peuvent pas éliminer le critère ethnolinguistique dominant, avec toutes ses variations.

On parle de l'apparition d'une culture roumaine (daco-romaine ou moldo-valaque) dès l'apparition des premières formes étatiques roumaine, avec une langue roumaine comme langue d'État. Pourtant, il ne faut pas ignorer le fait que la langue roumaine s'est formée, comme langue néo-latine vulgaire, « dans le manteau » de la langue slavone (la langue du culte orthodoxe) et du grec, correspondant à une souveraineté impériale byzantine et, plus tard, otomane et phanariote. Le statut de la propriété intellectuelle est lui-aussi variable. *Les Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodosie*, déjà évoqués, ne sont pas écrites en roumain; en plus, cet ouvrage n'est pas écrite par le seigneur valaque Neagoe, mais par quelqu'un d'autre, inconnu. Pourtant, elles peuvent être considérées comme le texte fondateur de la littérature roumaine.

D'ailleurs, non seulement la langue roumaine, mais aussi la littérarité (voire l'expressivité littéraire dans le sens moderne de *belles lettres*) est constituée comme telle sous des diverses tutelles : de la religion, de l'histoire ou de la politique. Mais pendant le processus de la modernisation, depuis le grand tournant géopolitique et



culturel vers l'Occident et surtout après la création de l'État national, la littérature roumaine se « territorialise » elle-même, en consolidant et – aussi – en élargissant progressivement ses frontières. Pendant la période du romantisme national quarante-huitard, elle a joué un rôle déterminant dans le processus d'émancipation politique, sociale et identitaire, collective et individuelle (au cours d'une émancipation libérale de l'individu et de la subjectivité individuelle). Mais après cela, pendant la deuxième moitié du XIX-ème siècle, son statut change beaucoup : elle gagne son autonomie esthétique et institutionnelle, à travers le processus d'autonomisation et de spécialisation des domaines qui définit la modernité bourgeoise, laïque et rationaliste.

Enfin, après l'institutionnalisation moderniste de l'art, avec son exclusivisme élitiste, plus radical dans la théorie que dans la pratique littéraire – les transgressions anti-autonomistes (dont les avant-gardes ne représentent qu'une dimension parmi les autres) viennent de modifier les règles du jeu. Elles vont changer en profondeur la fonction de la littérature même, en l'ouvrant vers le document existentiel, vers la culture populaire et vers les nouveaux moyens de communication. La démocratisation suit et dépasse l'isolement « aristocratique » de la littérature et des arts.

Mais la littérature roumaine reste toujours une « petite littérature » dans le « système mondial moderne » ou dans la « république mondiale des lettres ». Les difficultés et les complexes qui résultent de cette condition sont décrites d'une manière assez convaincante par Pascale Casanova dans *La République mondiale des Lettres* (où elle invoque, entre autres – à côté des écrivains tels que Milan Kundera, C. F. Ramuz, Samuel Beckett, Saulius Kondrotas, Miroslav Krleža, István Bibó, etc. – le cas de Cioran). Le besoin d'assimilation (par un espace culturel civilisateur) et celui de différenciation (« l'affirmation à partir nottament d'une revendication nationale ») coexistent parfois avec un sentiment de pauvreté identitaire. « La petitesse, la pauvreté, le retard, la marginalité de ces univers littéraires rendent les écrivains qui en sont membres proprement invisibles, imperceptibles au sens propre du terme, pour les instances littéraires internationales; invisibilité et éloignement qui n'apparaissent jamais aussi bien qu'aux écrivains de ces pays qui, occupant des positions internationales dans ces univers nationaux, peuvent évaluer précisément la place de leur espace dans la hiérarchie tacite et implacable de la littérature mondiale. »<sup>4</sup> En contrepartie, la grande *Histoire...* de G. Călinescu développe un discours compensatoire sur la potentielle grandeur de cette (apparemment) petite littérature : le chapitre final, *Le spécifique national*, finit par une proposition caractéristique : « Il y a aussi des grands hommes qui naissent en Moldavie! »

<sup>4</sup> Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, ed. revue et corrigée, Paris, Seuil, 2008, pp. 262-263.

La notion de tradition littéraire doit être aussi comprise comme une notion à « géométrie variable », ayant un caractère pluriel, interdépendent, dynamique. Pourtant, quelle que soit l'importance prêtée aux éléments historiques, politiques, sociales, institutionnels – bref, contextuels –, le besoin d'un scénario explicatif – et aussi intégrateur – unitaire reste toujours présent quand on parle d'un projet d'histoire littéraire nationale. De même, autant qu'on peut relativiser le concept de valeur littéraire, le besoin d'hierarchisation subsiste toujours (car cette notion a aussi un caractère patrimonial et joue un rôle de filtre culturel indispensable pour une communauté). En synthèse, on peut dire que, indépendamment du type de scénario qu'on peut adopter, une telle histoire de la littérature roumaine comme projet (national) ne peut pas ignorer l'idée d'unité et de totalité, ni l'axiologie. Elle est la « carte de visite » d'une culture et un discours légitimateur « pour l'intérieur », ainsi que « pour l'extérieur », par ses valeurs et son image physiologique, un discours-cadre pour la mise en scène d'un patrimoine culturel et d'une archive identitaire complexe.

Le concept de la littérature est lui-aussi un concept « à géométrie variable » – comme celui de la « littérature nationale ». Ayant son propre historicité, il ne peut pas être séparé du critère historique; il y a beaucoup de cas où la valeur littéraire des textes n'est pas un élément définitoire, mais c'est l'importance historique qui prend le dessus.

Enfin, la valeur littéraire (esthétique au sens le plus large du terme) doit rester un critère non négociable, au delà des grilles multiculturalistes contemporaines et des idéologies normatives plus ou moins « politiquement correctes ». Quoique limitatif, le projet unificateur de Călinescu ne doit pas être abandonné, mais élargi et diversifié.

Cependant, l'élaboration d'une histoire de la littérature roumaine « depuis ses origines jusqu'à nos jours » semble être devenue – c'est vrai – une démarche beaucoup plus difficile que celle de 1941. Il est, en fait, presque impossible pour les ressources d'un seul auteur. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas encore besoin de nouvelles synthèses totalisantes, mises à jour du point de vue méthodologique. Pourtant, d'un autre côté, il existe toujours une méfiance à l'égard des narrations totalisantes, soit-elles historiques, nationales ou esthétiques. Elles sont dénoncées comme « totalitaires » et on les oppose souvent au développement horizontal des réseaux culturelles transnationales, ainsi qu'un fragmentarisme *ad libitum*. Mais une conception exclusive, type « ceci tuera cela », n'est pas du tout désirable. Il serait mieux qu'elles coexistent.

Pour finir, il faut préciser qu'un tel projet existe dans la culture roumaine d'aujourd'hui : il s'agit du *Dicționarul General al Literaturii Române* [*Dictionnaire Général de la Littérature Roumaine*], sous la direction d'Eugen Simion, réalisé par un

collectif de chercheurs de l'Institut d'Histoire et de Théorie Littéraire de l'Académie Roumaine. Un dictionnaire défini par un concept inclusif de littérature nationale, qui réunit non seulement les écrivains de langue roumaine, mais aussi des écrivains originaires du territoire roumain qui écrivent dans d'autres langues. Évidemment, un dictionnaire littéraire, bien que général, n'est pas une histoire de la littérature; mais l'unité en diversité d'une littérature nationale peut-être redéfinie à partir d'une telle inclusivité, comme – Călinescu a raison – emblème et « histoire des valeurs ».

### Bibliographie

- CĂLINESCU, G., *Istoria literaturii române de la origini până în prezent* [*L'histoire de la littérature roumaine depuis ses origines jusqu'à nos jours*], București, Fundația Regală pentru Literatură și Artă, 1941.
- MARTIN, Mircea, G. Călinescu și „complexele” literaturii române [*G. Călinescu et les «complexes» de la littérature roumaine*], București, Editura Minerva, 1981.
- IORGA, N., *Oameni cari au fost* [*Les disparus*], édition et notes de Ion Roman, vol. II, București, Editura pentru Literatură, 1967.
- CASANOVA, Pascale, *La République mondiale des Lettres*, ed. revue et corrigée, Paris, Seuil, 2008.
- SIMION, Eugen (coord.), *Dicționarul General al Literaturii Române* [*Dictionnaire Général de la Littérature Roumaine*], I-VIII (A-Z), 2<sup>ème</sup> édition revue et mise à jour, București, Academia Română, Editura Muzeul Literaturii Române, 2016-2021.